

LES

EAUX-FORTES DE M. EVERSHED



Il n'est pas étonnant qu'une revue comme celle-ci qui a été créée et mise au monde pour la plus grande gloire de l'eau-forte ; — elle a eu le mérite de relever cette branche de l'art et d'en vivifier la sève à ce point qu'elle est aujourd'hui une des plus productives et des plus glorieuses de notre art national ; — il n'est pas étonnant que la *Gazette des Beaux-Arts* soit toujours en quête de toutes les formes nouvelles sous lesquelles se manifeste la plus originale, la plus capricieuse et la plus charmante des modalités que comporte le dessin.

L'eau-forte française, en tant qu'art de reproduction, occupe toujours le premier rang, on peut le dire sans tomber dans le chauvinisme ; sa supériorité est attestée par ce fait que l'étranger appelle nos aquafortistes : nous avons les meilleurs graveurs. Mais comment expliquer l'indifférence, le dédain presque de nos peintres, des artistes créateurs, à l'égard de la planche de cuivre, ce miroir si fidèle et si facilement impressionnable, que la pensée peut y être gravée en quelques instants, au moment même où elle éclôt, à l'état *natif*, comme disent les chimistes ? Et si cette pensée est digne d'être divulguée, quelle joie pour l'artiste de pouvoir la répandre à des milliers d'exemplaires, toujours semblable à elle-même et toujours dans sa fleur ! Quel autre mode d'expression dans les arts plastiques offre des ressources comparables ? Faut-il rappeler encore que l'eau-forte parle une langue d'une richesse merveilleuse ; il n'en est pas de plus explicite ; elle peut tout dire, du blanc au noir ; elle peut raconter toute la lumière.

Nous le disons avec un vif sentiment de regret, sauf de trop rares exceptions, ce n'est qu'en jetant les yeux par delà les frontières, qu'on



On the Banks of the Taghiep.
Aulou, Everhead, 1876.

PRINTED BY DELATRE, LONDON.

GAZETTE DES BEAUX-ARTS.

peut contempler l'estampe originale, l'édition première d'une pensée. Dernièrement, il est vrai, un de nos collaborateurs pouvait le faire, sans quitter la France; il s'agissait d'un artiste de grande valeur, mais encore fallait-il reconnaître que M. Legros avait longtemps séjourné en Angleterre pour expliquer ce phénomène : un peintre aqua-fortiste français. Nous en savons un autre dont les œuvres ont un charme bien remarquable, M. Tissot; que les peintres lui pardonnent, il habite également la Grande-Bretagne!

L'aqua-fortiste dont nous voulons dire quelques mots aujourd'hui, n'a pas à s'excuser, il est Anglais, — Anglais comme Seymour-Haden et comme Edwin Edwards dont la *Gazette* a parlé bien souvent. M. Arthur Evershed ne leur ressemble en rien, du reste; il est presque superflu de le dire, les artistes anglais ne se copient pas entre eux; quel que soit leur mérite, ils restent toujours originaux. M. Evershed n'est pas un coloriste brillant comme Seymour-Haden, il n'a pas la force de Edwin Edwards, force qui dégénère trop souvent en violence, comme on l'a dit avec raison. Le talent de M. Evershed est un talent délicat, distingué, qui se complait dans la forme et la traduit avec une rare élégance. Il est peu de paysagistes, aujourd'hui, qui sachent comme lui surprendre et fixer en quelques traits la silhouette mobile des verdures frissonnantes au moindre souffle de l'air, et asseoir au milieu de la nature vivante les grandes lignes immobiles, les plans de terrain et les œuvres de l'homme, les *fabriques*, dont la rigidité géométrique forme contraste et satisfait à l'exigence imprescriptible de l'œil, l'équilibre.

Le faire de M. Evershed a cela de remarquable qu'il ne sent en rien la facture. Le trait vient là où il doit être, épousant avec docilité la forme qui l'a motivé. Les valeurs sont rendues avec une justesse remarquable et toujours dans la forme; l'artiste n'emploie jamais ces tailles libres, impersonnelles pour ainsi dire, dont on abuse tant aujourd'hui, et qui, oublieuses de l'objet, n'accusent que le métier.

Ses eaux-fortes, si remarquables au point de vue du dessin, ont en outre un accent de sincérité qui en double le charme. Habilement composées ou plutôt choisies quant au motif, elles ne présentent dans la distribution de la lumière aucun artifice d'arrangement. M. Evershed voit juste et peint comme il voit; le noir est toujours à sa place; on ne trouvera dans ses estampes aucune intention préconçue de créer des repoussoirs; les premiers plans, même dans l'ombre, sont baignés de lumière, et c'est dans la logique des choses puisqu'ils gisent plus près de l'œil du spectateur. Cette observation pourrait passer pour naïve si

nous n'étions pas habitués à voir faire exactement le contraire dans beaucoup des eaux-fortes modernes.

Nous n'avons pas l'intention de commencer le catalogue de l'œuvre, d'ailleurs peu considérable encore, de M. Evershed. Quinze estampes sont sous nos yeux au moment où nous écrivons : les sujets, toujours empruntés aux bords de la Tamise et aux campagnes pittoresques qui l'avoisinent, ont été dessinés directement sur le métal, en face de la nature. L'auteur y fait montre de toutes les ressources de la gravure sur cuivre : l'eau-forte pure ou relevée de pointe sèche, la pointe sèche employée seule. La plupart sont inédites, quoiqu'elles aient figuré aux expositions de l'Académie royale, du Noir et Blanc et de Philadelphie.

L'homme dans M. Evershed n'est pas moins intéressant à connaître que l'artiste. Né en 1836 dans l'un des plus beaux cantons du comté de Sussex, la plus grande partie de sa jeunesse se passa dans les champs et dans les bois, sous l'œil de son père qui pratiquait la médecine en cultivant sa ferme.

Comme il manifestait un vif désir d'étudier les arts, son père l'envoya à Londres à l'âge de seize ans, et le plaça dans l'atelier de M. Alfred Clint, peintre de paysages. Pendant quelques années, il étudia beaucoup d'après nature et fit quelques peintures à l'huile, — des paysages, des scènes de la vie des champs et des intérieurs de chaumières.

Plusieurs ont été exposées à la Société des artistes britanniques, à l'Académie royale et ailleurs, de 1855 à 1858.

Après 1858, cédant peut-être aux instances de son père, il abandonna brusquement la carrière artistique pour se vouer entièrement à l'étude de la médecine. Quelques années plus tard, il avait terminé ses études à l'hôpital de chirurgie de Londres, et, muni de son diplôme de docteur, il allait s'établir à Ampthill, dans le comté de Bedford. Là, il fut si complètement absorbé par la clientèle que le temps lui manqua, pendant dix ans, pour cultiver les arts.

Son éducation d'aqua-fortiste ne date que de 1872. Bien qu'il eût fait auparavant un grand nombre de dessins à la plume et à l'encre, jamais il ne s'était servi de la pointe, ni de l'acide. Depuis environ trois ans, M. Evershed a quitté la campagne pour venir habiter Hampstead, le plus beau faubourg de Londres, où il exerce la médecine. Sa fortune lui permet, du reste, d'en prendre à son aise et il consacre ses loisirs à peindre et à graver à l'eau-forte.

On le voit, l'histoire du docteur Evershed est la répétition presque textuelle de celle de son célèbre confrère en art et en médecine, le docteur Seymour-Haden, et il pourrait nous écrire ce qu'écrivait

M. Haden en 1864, quand la *Gazette* avait entrepris le catalogue de ses estampes¹ : « N'oubliez pas que cette courte et délicieuse vie d'artiste n'est qu'un fort petit épisode. » C'était parler en homme sage et, en même temps, faire preuve d'une rare modestie, car les épisodes artistiques de la vie de M. Haden ont suffi à faire admettre son nom dans le livre d'or de l'art contemporain. Il faut néanmoins tenir compte des réserves formulées par l'auteur lui-même quand on veut apprécier son œuvre, et nous observerons cette ligne de conduite à l'égard de M. Evershed, pour remplir ses intentions.

Certes il y a loin, si l'on se place au point de vue de la hiérarchie de l'art, de ces improvisateurs charmants qui peuvent choisir leur moment et jeter au panier tout ce qui n'est pas venu dans un jour de belle humeur, à l'artiste que les nécessités de la vie condamnent à une production incessante, et qui se voit forcé de malmener l'inspiration quand elle se fait attendre, voire même de fausser compagnie à cette collaboratrice trop souvent inexacte. Il ne viendra à l'idée de personne d'assimiler le ténor mondain qui soupire une romance au chanteur qui mène à bien sa carrière de théâtre, même quand la balance de l'art semble pencher du côté du premier. Enfin, le caractère même de la chose improvisée doit inspirer à la critique certain sentiment de discrétion : tout ce qui est succinct en art n'a droit qu'à des éloges modérés et il faut réserver l'enthousiasme pour les œuvres de haute lutte, quand l'ouvrier nous apparaît triomphant.

Est-ce à dire que nous considérons le docteur Evershed comme un amateur? Cette épithète, si malsonnante dans la bouche des artistes, ne saurait lui être appliquée sans manquer à la justice et au respect dû à son talent. L'œuvre fait l'artiste et non pas la profession, nous souffle à l'oreille un éminent critique, M. Prudhomme.

Nos lecteurs peuvent se prononcer en connaissance de cause; voici les deux planches les plus récentes de M. Evershed, qui a eu l'obligance de les graver spécialement pour la *Gazette des Beaux-Arts*. Nous attendons leur jugement en toute confiance.

ALFRED DE LOSTALOT.

1. Voir *Gazette des Beaux-Arts*, t. XVII, 2^e période, page 275 et suivantes : l'Œuvre de Seymour-Haden, par M. Ph. Burty.

